

Le samedi 17 novembre 2007

Rhinocéros au TNM: tous contre un



[Agrandir](#)

Diane Lavallée, Michèle Deslauriers, Annick Bergeron et Évelyne Rompré partagent la scène dans le *Rhinocéros* féminisé monté par Jean-Guy Legault.

Photo André Tremblay, La Presse

[Sylvie St-Jacques](#)

La Presse

«Malheur à qui veut conserver son originalité», s'exclame Bérenger, devant la glace, dans les derniers instants du *Rhinocéros* de Ionesco. Presque 50 ans après sa création, cette métaphore de l'individu devenu bête, stupide et borné, pour mieux suivre la masse, reste d'actualité. Autour d'un convivial repas en compagnie des comédiennes Annick Bergeron, Michèle Deslauriers, Diane Lavallée et Évelyne Rompré, nous avons causé de la pertinence de s'attaquer à une pièce phare du théâtre absurde, au TNM, en 2007.

«L'homme est bon, c'est la société qui le corrompt» (Jean-Jacques Rousseau) «Le quotient intellectuel d'une foule est égal à celui du plus imbécile de ses membres» (Jean Dion) «La mode est une forme de laideur si intolérable, qu'il faut en changer tous les six mois» (Oscar Wilde)... On pourrait continuer longtemps comme ça, à débusquer des citations qui rappellent *Rhinocéros* de Ionesco. Intemporel, ce récit où le conformisme s'exprime dans la métamorphose de l'individu en mammifère à cornes. Et universel, également, ce festival de l'absurde, qui a inspiré à Jacques Ferron la création d'un parti politique et qui, tout dépendant par où on le prend, parle autant de la montée du fascisme que de la tyrannie de la mode. «L'influence du groupe, de la masse, est un propos qui reste toujours actuel», songe Diane Lavallée qui campe une version féminine de Dudard.

Dans cette appropriation «féminisée» de l'univers de Ionesco par Jean-Guy Legault, Lavallée (en Dudard) et Annick Bergeron (en Botard), forment une sorte de duo à la Dupont et Dupond. La première, sur les planches du TNM transformé en tour de bureaux du centre-ville, est une universitaire aux idées bien arrêtées. La seconde, prend les traits d'une femme d'affaires qui brasse des papiers, s'agite et passe le plus clair de son temps à jouer au golf. Des employés aliénés, qui s'affolent et s'affairent sous les néons. «Tu ne sais pas qui travaille ou pas. Tout le monde s'agite, mais produit-on véritablement quelque chose?» d'expliquer Annick Bergeron.

Envers et contre tous

La bureaucratie, la hiérarchie, le gigantisme Jean-Guy Legault situe toute l'action de *Rhinocéros* dans ce bureau, version années 2000. Un environnement à la *The Office*, où Bérenger, correcteur d'épreuves, s'obstine à lutter contre cette irrésistible mouvance vers l'animalité qui happe, un à un, tous les membres de son entourage. Évidemment, on pense au graduel et insidieux glissement vers la droite de l'Amérique du Nord. Mais aussi à tous les slogans qui, à force de répétition, finissent par remplacer la pensée individuelle. «Cela fait penser au film *Brazil*, ce monde organisé où tous doivent suivre le courant, de peur d'être rejetés», remarque Michèle Deslauriers, qui joue la femme de ménage.

Si Legault a confié les rôles de Botard et Dudard, c'est pour rendre le portrait de la vie de bureau plus conforme à la réalité d'aujourd'hui. «Les femmes sont peut-être plus nombreuses dans le monde du travail qu'à l'époque de Ionesco. Mais celles qui jouent sur le terrain deviennent des êtres aussi sanguinaires que les hommes, des capitalistes purs et durs», note Annick Bergeron.

Si les bureaux comptent désormais autant de mecs que de gonzesses, l'attrait du conformisme, lui, est pareil à ce qu'il était en 1959, lorsque Ionesco a écrit *Rhinocéros*. Et sans doute était-il le même dans la Roumanie des années 30, que l'auteur et ses parents ont quitté pour fuir le nazisme.

À l'opposé de l'insecte kafkaïen de *La métamorphose* qui exprime sa marginalité par l'animalité - belle coïncidence, on joue présentement ce texte au Prospero - la bête, chez Ionesco, symbolise l'entrée dans le rang, le refus de la réflexion. Jean, le bohème, l'alcoolique, l'amoureux éperdu de Daisy (Évelyne Rompré), la mignonne secrétaire, c'est le dissident, le déserteur, l'enfant rejeté dans la cour d'école, le mouton noir d'une famille trop parfaite.

«On est tous, à un moment donné ou un autre de notre vie, un rhinocéros», tempère Diane Lavallée, qui cite l'exemple du débat sur les accommodements raisonnables pour illustrer ce mouvement vers une pensée uniformisée.

«Conter tout le monde, je me défendrai! Je suis le dernier homme, je le resterai jusqu'au bout! Je ne capitule pas!» scande Bérenger, avant la tombée du rideau. L'humain le plus résilient peut-il résister aux vagues collectives les plus fortes? Ionesco laisse au spectateur le soin de juger. De toute façon, l'histoire se chargera de nous le dire.